

## XII

### L'ACTION DE GRACES

« Persévérez dans la prière, veillant à cet exercice avec des actions de grâces. »  
Col. IV, 2.

C'est sur les derniers mots de mon texte que je me propose d'insister, mes chers frères. Je désire vous entretenir de l'action de grâces et de la place qu'elle doit tenir dans les prières et, plus généralement, dans la vie du chrétien. Plusieurs penseront peut-être que ce sujet manque d'opportunité. Ils rappelleront la parole de l'apôtre Jacques : « Quelqu'un souffre-t-il ? Qu'il prie. Quelqu'un est-il dans la joie ? Qu'il chante des cantiques. » (1) Or, ajouteront-ils, à coup sûr nous ne sommes pas dans une période de joie. Mais l'alternative contenue dans la sentence de saint Jacques n'a rien d'exclusif ; il n'y a pas d'incompatibilité entre la souffrance et la joie, pas plus qu'entre la prière et le chant des cantiques. On peut pleurer devant Dieu et le bénir en même temps. « Près de ton cœur, les pleurs même sont

(1) Jac. V, 13.

doux, » dit un cantique. Plusieurs chrétiens ont même fait cette expérience, que l'affliction leur a mieux fait sentir le prix et la douceur des bienfaits de Dieu, tant de ceux dont ils sont momentanément privés que de ceux qui leur sont laissés. Du lit de souffrance d'une Adèle Kamm sont montés vers le ciel des chants d'allégresse inconnus aux bien portants et aux privilégiés du sort. J'ajoute enfin que si l'action de grâces nous est plus difficile aux jours de l'épreuve, elle devient plus que jamais nécessaire, car elle est un précieux antidote contre le découragement et contre l'incrédulité. C'est du fond d'une prison, probablement à Césarée, que saint Paul écrit son épître aux Colossiens, et l'Eglise de Colosses, à laquelle il s'adresse, n'a point été exempte de persécutions et d'afflictions. Je pense donc que, tout autant que cette Eglise, nous avons sujet de nous approprier dans toute leur étendue les paroles de notre texte : « Persévérez dans la prière, veillant à cet exercice avec actions de grâces, » et que cette exhortation apostolique répond à l'un de nos besoins les plus réels et à l'un de nos devoirs les plus certains.

## I

Une première réflexion qui s'impose à moi, c'est la grande différence qui existe, au point de vue de l'action de grâces et des sentiments dont elle procède, entre le christianisme apostolique et le christianisme contemporain, — différence qui n'est pas à l'avantage de celui-ci. L'Évangile, c'est la bonne nouvelle de la grande joie qui descend du ciel sur la terre, et on pourrait dire que le Nouveau-Testament, qui est à la fois l'expression et l'écho de cette bonne nouvelle, est dans son ensemble un cantique d'actions de grâces. Il débute par de joyeux cantiques, tels que ceux des anges à Bethléem, d'Elisabeth, de Marie, de Zacharie, de Siméon. Jésus aimait à rendre grâces ; il rend grâces avant de multiplier les pains et, ce qui est plus touchant encore, au commencement du repas où il distribuera à ses disciples les symboles de sa chair et de son sang. Il rend grâces à Dieu pour les expériences, souvent affligeantes pourtant, de son ministère : « Je te loue, ô Père, de ce que tu as caché ces choses (les mystères du Royaume) aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. » Immédiatement avant de

se rendre à Gethsémané, il prononce une prière, qui est la plus sublime élévation de l'âme, à la gloire de Dieu, que la terre ait jamais entendue. Les apôtres persécutés rendent grâces de ce qu'ils ont été « jugés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus. » Saint Paul, surtout, ne se lasse pas de rendre grâces à Dieu au sujet des Eglises à qui il s'adresse. Il commence chacune de ses épîtres par une action de grâces ; c'est sans doute, à ses yeux, le meilleur moyen de transporter d'emblée ses lecteurs dans la sphère spirituelle où ils seront le plus accessibles aux enseignements et aux exhortations qu'il leur apporte de la part de Dieu. Il n'est pas rare qu'une doxologie, c'est-à-dire un acte de louange à Dieu, se rencontre spontanément et d'une façon imprévue sous sa plume ; par exemple lorsqu'il s'écrie, dans sa seconde épître aux Corinthiens : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable ! » Je ne dis rien de la place que fait l'Apocalypse à la louange et à l'action de grâces dans les représentations qu'elle nous offre du ciel.

Dans le culte de l'Eglise du moyen-âge, comme dans celui de l'Eglise primitive, l'action de grâces abonde et déborde. On a reproché à la Réformation d'en avoir, sinon tari, du moins appauvri la source. Si cette critique n'est pas dénuée de tout fondement, elle est en tout cas fort exagérée ; en admettant que l'élément de l'adoration ne soit

pas le plus accentué et le plus développé dans la piété réformée, à coup sûr il n'en est pas absent. C'est notre culte qui a convié la communauté tout entière à chanter les louanges de Dieu, et par là il a exercé un puissant attrait sur les contemporains. Rappelez-vous les plus populaires de nos psaumes : le CIII<sup>m</sup>, le CXVI<sup>m</sup>, le LXVIII<sup>m</sup>, le CXXXVIII<sup>m</sup>, et le beau cantique de la Pentecôte : « Célébrons tous par nos louanges — Le Père de notre Sauveur... » Songez aussi à l'héroïsme de nos martyrs, à la joie de plusieurs d'entre eux, à nos saints galériens qui, sous le fouet de leurs bourreaux, chantaient des hymnes à la gloire de Dieu.

Ce qui est plus difficile à soutenir, c'est qu'on n'ait pas ensuite observé parmi nous un certain déclin de cette ferveur et de cet enthousiasme. Le Réveil du XIX<sup>m</sup> siècle a rallumé dans bien des milieux une vive et ardente piété ; il a suscité d'admirables cantiques, tels que celui d'Adolphe Monod :

« Que ne puis-je, ô mon Dieu, Dieu de ma délivrance,  
Remplir de ta louange et la terre et les cieux ! »

Mais, lorsque nous les chantons, y mettons-nous tout notre cœur ? Le silence de la plus grande partie de l'assemblée n'est-il pas un signe affligeant de sa tiédeur et de son indifférence ? Plusieurs de ceux-là mêmes qui chantent, n'éprouveraient-ils pas quelque surprise et quelque embarras, si quel-

qu'un leur disait : « Etes-vous vraiment si heureux que cela, si reconnaissants, que vous éprouveriez le besoin d'en rendre témoignage devant l'univers ? » Nos célébrations de la Sainte Cène sont-elles pénétrées de cette joie émue et trempée de larmes, que devraient toujours produire en nous la contemplation et la communion de notre Sauveur crucifié ? Dans nos réunions de prières et dans nos entretiens personnels avec Dieu, n'est-il pas ordinaire que la plainte et la supplication coulent de source, tandis que l'action de grâces est rare ou n'arrive en quelque sorte que par acquit de conscience ?

Les conséquences de ces lacunes sont graves. Notre culte, étant médiocrement joyeux, n'exerce que peu d'attrait sur nos compatriotes, qui le trouvent froid. Dans le sein même de nos familles, notre piété ne manifeste pas, surtout sur notre jeunesse, toute la sainte contagion qui devrait lui appartenir. Et pourtant, c'est bien d'une foi forte et joyeuse que nous aurions besoin à cette heure et que nos chers soldats ont besoin. Je crois, mes frères, que nous en aurons trouvé le secret, et que notre protestantisme évangélique reprendra sa marche ascendante dans notre patrie, quand nous aurons appris à nouveau l'action de grâces.

## II

« Mais, m'objecterez-vous peut-être, ce n'est pas assez de faire ressortir les avantages de l'action de grâces ; il faut encore nous en montrer les sujets et les motifs. Nul ne remercie sérieusement que s'il a de quoi. » — Est-il possible, mes frères, qu'une telle difficulté soit soulevée, qu'une telle question soit posée par un chrétien ? Est-ce que vous ne savez plus, ou n'avez-vous pas encore compris que nous sommes tous de pauvres pécheurs, sauvés par la pure grâce de Dieu ? Ne vous souvient-il plus de déclarations telles que celle-ci, de l'apôtre Paul : « Nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, dans lesquels nous avons marché autrefois, selon le Prince de la puissance de l'air (c'est-à-dire le diable)... faisant la volonté de la chair et de nos pensées... et nous étions, par nature, des enfants de colère comme les autres. Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, par la grande charité dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ — c'est-à-dire nous a pardonnés, nous a redressés, relevés, sauvés — nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir avec lui

dans les lieux célestes. » (1) Essayez de mesurer la distance qui existe entre la vie et la mort, entre l'esclavage de la chair et de Satan et le joug doux et aisé de Jésus-Christ, entre la colère de Dieu et sa faveur, entre l'enfer et le ciel, et vous commencerez à vous faire une idée du bienfait que Dieu nous a conféré par Jésus-Christ, et par conséquent des raisons que nous avons de lui rendre grâces. Ajoutons que ce bienfait immense nous a été acquis au prix d'un sacrifice qui n'est pas moindre, celui du Fils de Dieu, qui a pris notre place pour nous donner la sienne ; « qui, dit saint Pierre, a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice ; » (2) qui, dit saint Paul, « a été fait péché et malédiction pour nous, afin que nous fussions revêtus de la justice de Dieu et que nous devinssions héritiers de la vie éternelle. » (3) Vraiment, il est impossible que celui qui croit cela se plaigne de manquer de sujets d'actions de grâces. Quand toutes nos paroles seraient des louanges de Dieu, tout cela ne serait encore qu'une incomplète et pauvre réponse à l'amour de celui qui a donné pour nous son Fils unique. Que Dieu nous rende le christianisme de la croix dans toute sa

(1) Eph. II, 1-6.

(2) I Pierre II : 24.

(3) II Cor. V, 21.



simplicité et dans toute sa vertu primitive ; désormais, l'action de grâces coulera de nos âmes comme d'une source, et montera constamment vers le ciel comme un parfum.

Ce grand salut offert à tous les hommes, mais ignoré encore d'un si grand nombre de nos semblables, Dieu a pris soin qu'il nous fût annoncé dès notre enfance. Il a mis sa Parole entre nos mains, il ne nous a refusé aucune lumière, aucun secours, aucun moyen de grâce. A travers nos égarements, il nous a poursuivis comme le berger qui cherche sa brebis perdue ; il ne nous a pas laissés en repos loin de lui ; sa patience n'a pas été rebutée par nos ingratitude et par nos rechutes. Aujourd'hui, même par cette guerre dont il n'est pas l'auteur et qu'il déteste encore plus que nous, Dieu nous appelle plus solennellement que jamais à une conversion décisive, à une entière consécration à son service. Tout cela ne devrait-il pas provoquer de notre part des actions de grâces toujours nouvelles, non seulement pour l'amour universel de Dieu envers les hommes, mais pour cet amour personnel dont nous avons reçu et dont nous recevons tous les jours de si touchants témoignages ?

Ce n'est pas seulement pour les bienfaits spirituels de Dieu dans le passé et dans le présent, c'est aussi pour les bienfaits futurs que nous devons et que nous pouvons lui rendre grâces. Appuyés sur

ses promesses, nous avons le droit et le devoir de nous emparer par la foi de leur accomplissement. Ainsi le psalmiste s'écrie : « Je dis : loué soit l'Éternel ! et je suis délivré de mes ennemis. » (1) Ainsi le Seigneur Jésus, avant d'appeler Lazare de son tombeau, rend grâces à Dieu d'avance pour l'exaucement de sa prière. Ainsi il dit à ses disciples : « Lorsque vous demanderez quelque chose à Dieu en priant, croyez que vous le recevrez, et vous le verrez s'accomplir. » (2) Dans ce même esprit, nous pouvons, en face de la mort partout présente, rendre grâces à Dieu pour la vie éternelle ; en face des déchirements et des deuils de nos familles, lui rendre grâces pour la réunion future dans la maison du Père ; en face des scandales et des crimes de la guerre, lui rendre grâces pour le renouveau spirituel qui succèdera à cette désolation ; pour le réveil de nos âmes et de nos Églises, que nous ne nous lasserons jamais d'implorer et d'attendre de sa fidélité. Rien ne glorifie mieux notre Dieu que ces sublimes anticipations de la foi. Celui qui se confie quand même en lui, celui qui lui rend grâces d'avance au milieu des inquiétudes et des larmes, ne sera pas confus.

Je ne méconnaiss pas et je n'oublie pas, mes chers frères, que nous ne sommes pas de purs

(1) Ps. XVIII, 4.

(2) Matth, XXI, 22

esprits ; que nous habitons sur la terre ; que les événements qui s'y passent nous affectent de la façon la plus sensible et la plus profonde et que notre bonheur en dépend dans une large mesure. Mais, même à cet égard, même dans le domaine des choses temporelles, pensez-vous que les motifs d'actions de grâces nous fassent défaut ? Comparés à un grand nombre de nos compatriotes, nous sommes des épargnés, nous sommes des privilégiés. Nous ne sommes pas, comme les habitants des départements envahis, à la merci d'un ennemi sans pitié et sans scrupule qui, au mépris de toutes les lois de l'humanité et de tous les usages jusque-là établis de la guerre, dispose à son gré de leurs personnes et de leurs biens, disperse les familles, emmène captifs les jeunes gens et les jeunes filles et les traite en esclaves. Tout en souffrant pour nos frères et avec eux, n'est-il pas juste de bénir Dieu de ce qu'il a jusqu'à présent éloigné de nous de si grands maux, dont la seule pensée nous fait frémir ? S'il nous a pris des êtres bien-aimés, n'en est-il pas beaucoup d'autres qui ont été jusqu'à ce jour comme miraculeusement gardés au milieu des plus grands périls ? N'en est-il pas d'autres qui n'ont éprouvé que des blessures ou des maladies sans gravité, en sorte que leur épreuve légère les a momentanément soustraits au péril et nous a procuré la douceur de les revir ? Quant à ceux que nous avons perdus,

dans cette détresse que je me garderai bien d'atténuer, Dieu ne nous a-t-il pas accordé ici encore des témoignages de sa bonté, soit par les généreux sentiments et ce que j'appellerai volontiers la préparation intérieure de ceux qu'Il a si tôt appelés à Lui, soit par l'affection, la sympathie, le dévouement plus entier que jamais de ceux qui nous restent ? Aucun de vous ne prétendra que le souvenir de ceux que nous pleurons n'ait pas sa beauté et sa douceur et ne contienne pas un élément d'espérance, c'est-à-dire un motif d'action de grâces.

### III

Bien convaincus maintenant, je l'espère, de la sainte obligation de l'action de grâces, nous demandons peut-être en quel temps il convient surtout de nous en acquitter. L'apôtre répond : « En tout temps. » — « Rendez grâces pour toutes choses, dit-il, c'est-à-dire en toute circonstance, car telle est la volonté de Dieu en Jésus-Christ à votre égard. » (1) D'après notre texte, ce sont avant tout nos prières qui doivent être constamment ac-

(1) 1 Thess. V, 18.

compagnées et pénétrées d'actions de grâces. Recommandation plus que jamais opportune et nécessaire. En un temps comme le nôtre, quiconque sait ce que c'est que la prière, ne s'étonne plus du précepte apostolique : « Priez sans cesse. » Portant constamment sur nos cœurs le sort de notre patrie et celui de nos chers soldats, comment ne pas nous décharger constamment de ce fardeau sur le cœur de Dieu ? — Mais cette préoccupation continuelle de nos malheurs et de nos périls tend à nous déprimer, à nous décourager ; elle menace de changer notre prière en un douloureux monologue et peut même dégénérer en murmure. Il n'en sera pas ainsi, si nous n'oublions plus de rendre grâces. Par l'action de grâces, nous regardons à Dieu et non plus à nous-mêmes ; nous entrons dans un vivant contact avec sa puissance et sa bonté ; nous nous plaçons au bénéfice de l'expérience que ses serviteurs en ont faite dans les temps passés et dans les conditions où pourra s'accomplir en notre faveur la promesse de l'apôtre : « La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ. » (1) Rien donc n'est plus propre que la pratique habituelle de l'action de grâces à fortifier notre foi. N'est-ce pas précisément cela dont nous avons surtout besoin aujourd'hui ?

(1) Philip. IV, 7.

Si c'est avec actions de grâces qu'il faut prier, c'est aussi avec actions de grâces qu'il faut lire la Parole de Dieu. Je veux croire, mes frères, que vous ne négligez pas cette lecture et qu'en ce temps où les sujets d'affliction abondent, les paroles de paix et de vie éternelle qui abondent aussi dans l'Écriture-Sainte vous sont devenues plus chères et plus nécessaires que jamais. Mais trop souvent, une malheureuse disposition au doute en affaiblit pour nous la vertu. En face des plus consolantes déclarations et des plus magnifiques promesses de Dieu, nous disons : « Est-il sûr qu'elles me concernent ? Est-ce que j'ai le droit de me les approprier ? » Nous ne nous abandonnerons plus à ces pensées de découragement et d'incrédulité, si désormais c'est avec action de grâces que nous lisons l'Écriture Sainte. Quand elle nous parle de l'amour et de la fidélité de Dieu, disons : « O Dieu ! je te rends grâces de ce que ton cœur ne se lasse pas d'aimer, ni ton bras de délivrer ; de ce que Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, éternellement. » Quand cette même Parole nous promet le pardon de nos péchés et le secours du Saint-Esprit, rendons grâces à Dieu pour cette aide toute-puissante assurée à ceux qui en ont le plus besoin, étant par eux-mêmes privés de tout mérite et de toute force, c'est-à-dire des pécheurs tels que vous et moi. Quand l'Évangile nous commande la perfection et exige l'entier sacrifice de

nous-mêmes, rendons grâces à Dieu de ce qu'il a de hautes ambitions pour ses enfants et tenons pour certain qu'il ne nous refusera pas la force nécessaire pour accomplir de moment en moment sa sainte volonté. Quand l'Écriture place devant nous un exemple comme celui de saint Paul, au lieu de nous décourager en disant : « Je ne pourrai jamais être chrétien de cette façon-là, » rendons grâces à Dieu en lui disant : « O Dieu, tout ce qu'était ton saint apôtre, c'est ta grâce qui l'accomplissait en lui ; je te bénis et je te loue de ce que cette même grâce est prête à se déployer aussi sûrement, aussi complètement, aussi gratuitement chez le dernier que chez le premier de tes serviteurs. » Lue dans cet esprit, l'Écriture sainte sera pour nous ce qu'elle fut pour nos pères : une nourriture spirituelle qui renouvellera incessamment nos forces et un arsenal d'armes victorieuses. L'action de grâces, appuyée sur la parole divine et vivifiant à son tour cette sainte lecture, entretiendra en nous l'espérance. Que pouvons-nous souhaiter de mieux aujourd'hui ?

C'est aussi avec l'action de grâces dans le cœur et sur les lèvres qu'il convient de nous acquitter de notre tâche, quelle qu'elle soit, c'est-à-dire de vaquer au service de Dieu et de nos frères. Nous essayons tous, je l'espère, de faire quelque chose pour notre patrie éprouvée et pour ses défenseurs ; mais, à mesure que le temps s'écoule, nous ris-

quons de nous laisser entraîner à travailler machinalement, pour faire comme les autres, ou pour soutenir notre réputation, ou simplement pour continuer ce que nous avons commencé. Au lieu de cela, rendons grâces à Dieu de ce qu'Il nous permet de faire quelque chose pour prendre notre part du fardeau commun, pour soulager la souffrance universelle. Ce peu que nous pouvons faire, faisons-le de tout notre cœur, avec humilité, dans le sentiment de notre faiblesse et de notre néant, mais aussi avec une vive et juste reconnaissance envers Dieu qui, après avoir tant fait pour nous, veut bien mettre le comble à ses bienfaits en acceptant quelque chose de notre part. En nous rappelant sans cesse ce grand amour de Dieu, l'action de grâces renouvellera en nous le feu sacré de l'amour pour ceux que Dieu nous a donnés à aimer et nous gardera de la haine pour ceux que nous sommes tentés de haïr : cela aussi n'est-il pas une des obligations les plus pressantes, aussi bien que les plus méconnues, du temps présent ?

Une attitude où l'action de grâces s'allie étroitement à la soumission et à la confiance, est enfin celle que nous devons observer à l'égard des mystérieuses et émouvantes dispensations de la Providence de Dieu envers nous et envers notre chère patrie. J'ai déjà rappelé qu'un bon nombre d'entre nous sont épargnés jusqu'à ce jour, et même admirablement préservés dans la personne de ceux



qui leur sont chers, et que les plus affligés n'ont pas été laissés sans témoignage de la bonté de Dieu. Quant aux événements politiques et militaires, Dieu a permis que, depuis quelques semaines, ils aient pris une tournure qui relève singulièrement nos courages et aiguillonne nos espérances. N'est-ce pas là un sujet de ferventes actions de grâces envers Dieu ? — Sans triompher prématurément, sans trop compter sur les hommes, croyons le bien plutôt que le mal, soyons persuadés que Dieu dirigera toutes choses conformément à sa justice et à sa bonté. Surtout, tenons pour certain qu'en dépit de l'incrédulité du monde, comme aussi des craintes et des infidélités de l'Eglise, le règne de Dieu viendra et que les événements mêmes qui nous consternent et nous désolent aujourd'hui, auront contribué à préparer sa venue. Rendons grâces à Dieu d'avance pour cette victoire certaine, quoiqu'elle paraisse encore si éloignée, de sa vérité, de son amour et de son salut. L'action de grâces et la louange de Dieu sont l'âme de la vie céleste ; comment y trouverons-nous notre bonheur là-haut, si nous n'avons pas commencé à les pratiquer ici-bas ? Par ces actes de piété et d'adoration, mieux que par toute autre voie, nous nous transportons d'avance dans le ciel, nous entrons dans les sentiments des bienheureux qui nous ont devancés. N'est-ce pas pour chacun de nous une raison suffisante et décisive de prendre

désormais à cœur l'exhortation de notre texte :  
« Persévérez dans la prière, veillant à cet exercice avec des actions de grâces? »

Amen.

Grand-Temple, 10 h. 1/2, 13 août 1916.